

Le Bulletin

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME
FRANCO-QUÉBÉCOIS

SHPFQ



Bulletin no 35

Mars 2012

OLIVIER, Henri (1799-1864) (deuxième partie)

Dans notre numéro précédent, nous avons évoqué les quarante premières années de la vie d'Henri Olivier et particulièrement sa venue au Québec. Il nous faut parler maintenant de ses trente dernières années. Même si les sources nous manquent et que nous devons nous contenter d'approximations, son histoire est si peu connue de nos lecteurs qu'il vaut quand même la peine d'en donner un aperçu.



Lausanne depuis l'ouest – Deroy, vers 1850

La dernière partie de sa vie (1836-1864)

Bien que nous n'en connaissions que quelques bribes, le reste de la carrière d'Henri Olivier demeure aussi engagée. En 1836, il retourne à Lausanne où son frère François est pasteur d'une des églises dissidentes, l'église Saint-Pierre. Il prêche souvent dans la ville et dans les environs et semble répondre aux attentes des dissidents. C'est Henri qui y prendra sa succession, mais nous ne savons pas quand exactement.

Le changement clé pour son orientation se produit en 1839. Avant son passage à Montréal, il défendait comme les gens du Réveil un calvinisme orthodoxe et une lecture biblique assez littérale. Sans quitter ces positions sur l'essentiel, à Montréal, il a rejoint le baptême. Son épouse et sa domestique

se sont faits baptiser par immersion peu après lui. Or, voici que, quatre ans plus tard, c'est le méthodisme qui le rejoint. Doctrine de la perfection chrétienne et du salut, le méthodisme n'est alors qu'un mouvement religieux¹ bien qu'il ait tous les éléments pour devenir Église constituée. Cette approche comme mouvement permet de pénétrer plus facilement les églises puisque les membres peuvent continuer à faire partie de leur communauté.

Charles Cook a fait connaître le méthodisme en Suisse. Plusieurs pasteurs de cette nationalité s'en feront les porte-parole. Entre 1839 et 1842, par le contact avec certains des membres de la congrégation, le méthodisme touche l'épouse du pasteur qui en devient une militante convaincue. Henri Olivier au cours de l'année 1839 est nettement réticent, mais de nombreux contacts avec diverses personnes finissent par

le gagner au méthodisme à son tour. Il le proclama en chaire à la fin de l'année et un tel changement eut bien des répercussions. Une partie de ses fidèles, dont de nombreuses femmes semble-t-il, le suivirent, emportées par cette doctrine de perfection et de l'engagement.

Pourtant, malgré ce bouleversement, Henri ne restera pas longtemps méthodiste. Un autre mouvement était présent à Lausanne, c'était celui de Nelson Darby. En moins de cinq ans, il aura attiré à lui l'essentiel des dissidents de l'endroit. Quand il s'installa dans la ville en mars 1840, Darby fut chaleureusement accueilli par François Olivier. Ce dernier l'avait connu à Genève en 1837 et c'est le moyen qu'il avait trouvé pour combattre le méthodiste dont il ne partageait pas la théologie. Il y avait donc alors désaccord entre les deux frères. De son côté, Darby écrit à ce moment-là un traité contre l'approche méthodiste qui ramena Henri Olivier à ses croyances calvinistes strictes antérieures dès le printemps 1841. Par ses réflexions sur les temps des apôtres, Darby avait bien compris l'union des frères et la liberté du ministère chez les premiers chrétiens. Pour lui, la structure en Église avait miné cette approche fraternelle et toute Église était une forme de compromis; il fallait plutôt

retourner à la communauté de base et il fallait vivre sa vie religieuse en dehors de l'institution ecclésiastique et indépendamment d'elle, un peu comme les moines ou les ascètes². Cette approche quelque peu sectaire rejoignit un grand nombre de dissidents au point que Lausanne devint presque entièrement darbyste (hors de l'Église officielle) et Henri intégra le mouvement et rejoignit son frère dans ses croyances³.

L'adhésion au Darbyisme étroit ne va pas de soi pour plusieurs pasteurs et il y a échange de textes publics entre un Alexandre Rochat qui présente le point de vue des dissidents lesquels jugent que Darby confond l'unité spirituelle de l'Église avec son aspect sociétair. Pour en avoir le cœur net, on convoque chez François Olivier plusieurs pasteurs le 6 septembre 1842 dont évidemment Henri, Auguste Rochat, Marc Fivaz et même des pasteurs de Genève afin de voir « si les vues publiées sur l'apostasie et l'économie actuelle étaient conformes aux Saintes Écritures ». Darby refuse d'y venir puis y vient à contrecœur et refuse tout dialogue se montrant hautain, intractable et tranchant, refroidissant l'ardeur de ses sympathisants, qui adopteront une voie modérée par la suite.

Ainsi, François Olivier refait des cultes et se dit favorable au ministère de la prédication. En 1843, dans son *Essai sur le royaume de Dieu*, il s'oppose au méthodisme et valorise le darbyisme, il n'est plus nécessaire d'avoir un clergé ou des charges hiérarchiques, c'est la mise en évidence du sacerdoce universel. Mais il marque bien la différence avec le monde (politique, scientifique, industriel, artistique) où le Christ n'a rien à voir, se séparant d'une approche calvinienne qui voit le travail comme une vocation. Mais Darby n'est pas satisfait, il répond, défend sèchement ses principes; nouvelle réponse en 1844. Puis devant l'intransigeance de Darby, on juge inutile de continuer à en débattre avec lui. Pourtant, Lausanne demeure darbyste et la très grande majorité de ses pasteurs⁴, y compris Henri, le seront, mais dans une position modérée. On ne peut rien dire sur son épouse dont on perd la trace. Quelques-uns seulement sont restés méthodistes et quelques autres adhéreront à l'Église

libre en 1847. Malgré tous ces soubresauts et ces difficultés, s'il y a une chose qui est maintenant globalement acquise, c'est la liberté religieuse dans le Canton; nous sommes loin des persécutions qu'Henri et François avaient connus 25 ans plus tôt.

On ne sait pas combien de temps Henri Olivier est resté le pasteur de la communauté de Saint-Pierre et comment elle l'a suivie dans son passage du méthodisme au darbyisme. On ne sait pas non plus quelle a été le cheminement de son épouse. On peut présumer que dans les deux cas, ils ont suivi le mouvement général. Il est cependant possible que son épouse soit décédée dans les années 1840 et qu'Henri se soit remarié par la suite.

Ces choix personnels ne l'empêchent pas de contribuer encore une fois à l'édition du Nouveau Testament, version de Lausanne. La première édition du Nouveau Testament était parue en 1839, la deuxième en 1849. Pas tout à fait satisfaits, des pasteurs voulurent en faire paraître une édition revue. En 1856, ils mirent en place un comité préparatoire de quatre membres: Gaussen, Dapples, Burnier et Olivier. Deux mille petites corrections furent apportées souvent à l'unanimité du comité. La troisième édition qui voit le jour en 1859 est celle qui leur apparut la plus satisfaisante, bien meilleure que les deux précédentes. Henri avait préparé un *Dictionnaire harmonique et analytique du Nouveau Testament* basé sur cette troisième édition et offrait ainsi un guide détaillé à l'intention des pasteurs. Il le publia cette même année. Cette oeuvre laisse deviner chez lui une grande connaissance des textes bibliques et une certaine érudition.

En 1859, Henriette Feller, la directrice de la Mission de Grande-Ligne et de son collègue à Saint-Blaise, a profité d'un voyage des Lafleur en Suisse pour raison de santé pour les accompagner; elle a pris une année de congé pour revoir son pays et Lausanne. On sait qu'elle en a profité pour reprendre contact avec les Olivier. Cette remarque suppose que son épouse est encore vivante à ce moment-là, alors que d'autres l'ont donnée comme morte dans les années 1840. C'est ce qui nous fait penser qu'Henri s'était peut-être

remarié.

À une date qui nous est inconnue, Henri Olivier a quitté les darbystes, même si son frère est demeuré du nombre, et ce dernier publiera divers textes sur le sujet tel en 1874, l'opuscule *Ressemblances et dissemblances*⁵, qui sont des réflexions sur les différents courants religieux qu'il a connus.

Après quelques années, au moment de la mort de son épouse⁶ dont nous ignorons la date exacte, il déménagea dans une des vallées du Piémont (en Italie) où habitait une de ses nièces qui avait épousé un pasteur vaudois. Elle l'accueillit chez lui. Il revint pourtant en Suisse, semble-t-il. Déjà malade en 1861, il est décédé à Lausanne le 6 décembre 1864. Son cortège funèbre se mettra en marche le 9 décembre à partir de Beaulieu, alors une campagne proche de la ville qui regroupait des maisons assez cossues. Il a assez de notoriété pour que *La Gazette de Lausanne*, de façon tout à fait exceptionnelle compte tenu de ses habitudes de publication, invite parents et amis à suivre son convoi funèbre.

Sa correspondance avec M^{me} Feller a malencontreusement été détruite autour de ces années-là. Il nous faudrait des recherches plus précises à Lausanne pour en savoir davantage sur son évolution religieuse.

J. Wenger décrit Henri Olivier comme « probablement le plus talentueux et le plus populaire des pasteurs dissidents en Suisse⁷ ».

Jean-Louis Lalonde

1. Il s'agit d'une société destinée à réveiller et à réanimer le sentiment religieux par la confession mutuelle des membres et leurs relations familiales; on combine ainsi les expériences religieuses de chacun et l'enthousiasme contagieux du réveil. Pour fuir le mal et pratiquer toute espèce de bien, les méthodistes se regroupent en communauté de 15-20 personnes sous la direction d'un conducteur laïc et se rencontrent une fois par semaine, prière, avec explication de ses chutes et de ses progrès durant la semaine.
2. Il parle d'apostasie de l'Église. Pour lui, sa référence est la succession apostolique anglicane hiérarchique. Elle participe de la même analyse qui a créé le monachisme ou l'ascétisme catholique. On se sanctifie en se séparant du monde (plutôt qu'en se gardant du mal dans le monde ou selon Calvin : en transformant le monde).
3. L'ancien pasteur Fivaz avec lequel il avait collaboré s'était aussi rallié à Darby. L'action de Darby divisa encore plus les églises vaudoises dissidentes. De plus, même une assemblée dissidente parmi les premières à Genève en fut affectée. En effet, le 3 mars 1842, 60 membres (hommes et femmes) de l'assemblée du Bourgade-Four annoncèrent sans crier gare leur adhésion au darbyisme. Voir aussi *A History of the Brethren Movement* par Roy Coad.

4. Voir la liste dans Cart, p. 257.
 5. Lausanne, Imprimerie Corbaz, 8 p.
 6. Peut-être s'agit-il de sa deuxième épouse, possibilité déjà évoquée.
 7 Dans le *Calcutta Christian Advocate* du 18 novembre 1843, p. 353, cité par Timoty C. F. Stunt, in *Switzerland & Britain (1815-1835)*, 2000, 402 p.

Sources

Lettres

Olivier, Henri et Jenny, «Adresse – poste restante, Montréal Bas-Canada 4 Décembre 1834», reproduction de la lettre du couple Olivier à leurs parents en Suisse, *Aujourd'hui Credo*, juin-juillet 1992, p. 7-11.

Olivier, Henri et Jenny, «Lettre du Canada» (4 novembre 1834), Lausanne, *Feuille religieuse du Canton de Vaud*, 18 janvier 1835, p. 40-42 et 25 janvier 1835, p. 56-59.

Livres et articles anciens

***, «Canton de Vaud. Lausanne», Lausanne, *Feuille religieuse du Canton de Vaud*, 14 septembre 1834, p. 398-399.

***, «Mission vaudoise dans l'Amérique du Nord», *Feuille religieuse du Canton de Vaud*, Lausanne, 4 octobre 1835, p. 444-445.

***, «Nouvelles diverses», Lausanne, *Feuille religieuse du Canton de Vaud*, Lausanne, 26 juin 1836, p. 302.

Burckhardt, G. E. et R. Grundemann, *Les missions évangéliques depuis leur origine jusqu'à nos jours*, Lausanne, Georges Bridel Éditeur, 1884, t. 1, p. 231. (document en ligne)

Burnier, Louis, *La version du Nouveau Testament dite de Lausanne, son histoire et ses critiques*, Lausanne, Georges Bridel Éditeur, 1866, p. 9-23. (document en ligne)

Cart, J., *Histoire du mouvement religieux et ecclésiastique dans le canton de Vaud pendant la première moitié du dix-neuvième siècle*, Lausanne, Georges Bridel Éditeur, 1879, en 6 volumes, quelques centaines de références à François et Henri Olivier (document en ligne).

Cramp, J.M., *A Memoir of Mrs Feller*, 1^{re} édition, Londres, 1876, 254 p. Traduction et appendice dans *Les mémoires de Madame Feller*, Saint-Romuald, Editions Beauport, 1990, 283 p. particulièrement les pages 25, 46, 69-81, 91, 96-7, 100-1, 235, 275. Voir aussi la version anglaise en ligne si on le désire.

Cyr, Narcisse, *Memoir of the Rev. C. H. O. Cote, M.D. with A Memoir of Mrs. M. Y. Cote, and a history of the Grande Ligne Mission*, Canada East, Philadelphie, American Baptist Publication Society, 1852, 144 p., sp. 95.

(Le Clere), *L'Ami de la religion et du roi*,

Journal ecclésiastique politique littéraire, t. 62^e, Paris, Librairie ecclésiastique d'Adrien Le Clere & Cie, 1830, p. 424. (document en ligne)

Un Laïque, *Petite histoire des missions chrétiennes*, Paris, Société des missions évangéliques, 1923, p. 243-244.

Wyeth, Walter, *Henrietta Feller and the Grande Ligne Mission: A Memorial*, Philadelphie, W.N. Wyeth, 1898, 234 p., sp. 30, 39-47, 57-58 et 99.

Études plus récentes

Balmer, Randall Herbert, *Encyclopedia of Evangelicalism*, Baylor University Press, 2004, 776 p. à l'article "Olivier, Henri (1799-1864)", p. 509.

Duclos, R.-P., *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangéliques, t. I, 1913, 396 p., sp. p. 105-113.

Stunt, Timoty C. F., *From Awakening to Secession, Switzerland & Britain (1815-1835)*, Edimbourg, T&T Clark, 2000, xiii-402 p., spécialement p. 308.

Vogt-Raguy, Dominique, «Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925», Bordeaux, thèse de doctorat de l'Université Michel-de-Montaigne, Bordeaux III, 1996, 1024 p.

Romuald Boucher-Desroches, un pasteur baptiste très actif à Détroit

Romuald-B. DESROCHES (parfois appelé Samuel) (26 janvier 1826 - 18 février 1902) est né à Sainte-Élisabeth non loin de Joliette. Il a entrepris des études en vue de la prêtrise. Il aurait changé d'orientation à dix-sept ans à la suite de son passage aux États-Unis. Sans doute encouragé dans cette voie par Joseph Vessot qui le connaissait, il loge chez les Amaron de Belle-Rivière en octobre 1843 et y fait même quelques tournées missionnaires. À la réorganisation de l'Institut de Belle-Rivière à l'automne 1844, il y suit des cours quelques mois avant de passer à l'Institut de Grande-Ligne puis de travailler comme instituteur à Saint-

Pie où il initie R.-P. Duclos à la lecture et soutient la même année la création de l'église baptiste de l'endroit. Son abjuration officielle semble dater de 1845 et il est pour quelques années colporteur avant d'être consacré pasteur baptiste, peut-être en 1848.

Quelque temps après, on le retrouve aux États-Unis. Sa famille catholique s'est établie à Rutland VT, mais un de ses oncles est aussi devenu protestant sans que les relations familiales en soient perturbées. Pour sa part, Romuald s'est installé à Adrian au Michigan et y gagne sa vie comme instituteur. Il y rencontre sa première épouse qui meurt malheureusement en accouchant de leur

premier enfant appelé Dean. Il quitte peu après ce triste lieu pour Détroit et y fonde la première église francophone en 1856 pour laquelle il fait construire son premier temple l'année suivante. Il met sur pied au moins cinq autres églises dans les trente ans qui suivent, probablement à partir de la même ville, son point d'attache. Il préside le mariage de Chiniquy en 1864 et il baptise au moins cinq cents personnes, avant de mourir le 9 février 1902. Il avait épousé Margaret Gregory (1829-1929) le 26 janvier 1859 et en avait eu trois enfants qui lui survivront. Il est enterré au cimetière d'Elmwood à Détroit.

Jean-Louis Lalonde

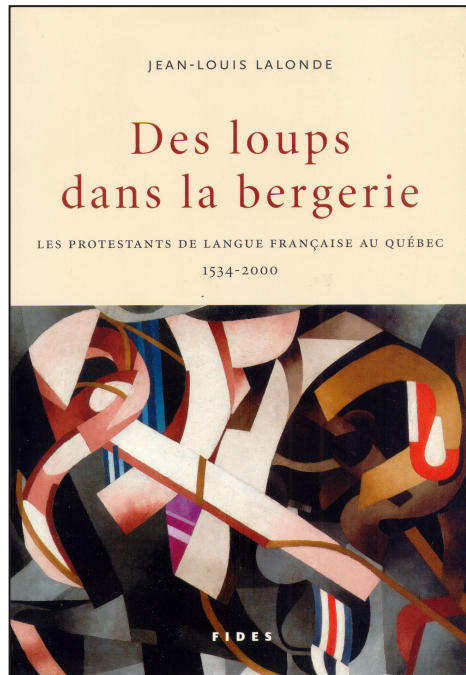
Des loups dans la bergerie – 10 ans plus tard

Jean-Louis Lalonde, *Des loups dans la bergerie. Les protestants de langue française au Québec, 1534-2000*, Montréal, Fides, 2002, 460 p.

On fêtera cette année les dix ans de la parution du livre *Des loups dans la bergerie*, lancé à l'église Saint-Jean à Montréal le 20 mars 2002. Nous croyons utile de marquer cet anniversaire en fournissant quelques éléments sur la genèse de l'œuvre, sa facture, son accueil et quelques remarques sur son contenu. Je laisse d'abord la place à Richard Lougheed qui a participé à la genèse de l'œuvre.
JLL.

Réflexions sur un anniversaire

Que de changements depuis une décennie dans le matériel pertinent disponible pour les chercheurs et les lecteurs dans le domaine de l'histoire du franco-protestantisme! On me permettra d'en présenter ici une vue toute personnelle. Il y a dix ans, je donnais à la Faculté de théologie évangélique un cours de maîtrise obligatoire sur l'histoire du franco-protestantisme. J'ai dû monter le cours en 1994 avec comme seul manuel disponible, un livre en anglais qui datait de 1928 (*Up to the Light* de P. Villard). Le livre était épuisé depuis longtemps, mais par chance quelques exemplaires se trouvaient encore à Belle-Rivière et nous avons pu les utiliser. Marie-Claude Rocher a fait paraître en 1993 *Un autre son de cloche* qui reprenait les éléments de l'exposition qu'elle avait préparée sur les protestants de langue française; la présentation et ses nombreuses illustrations ont piqué la curiosité de nombreux lecteurs. Les deux volumes de R.P. Duclos, sur *l'Histoire du protestantisme au Canada et aux États-Unis*, même s'ils remontaient à 1913 ont été réimprimés sans illustration par la suite et éventuellement en fac-similé par les Éditions Cap-de-la-Madeleine parce qu'elles offraient un panorama d'époque irremplaçable. S'y est ajou-



té aussi l'autobiographie de Chiniquy. Depuis quinze ans, nous avons l'embaras du choix si nous incluons les thèses de doctorat (Vogt-Raguy, Black, Lougheed, Hinault), des volumes populaires (par exemple la série des Baptistes de l'Association et le volume récent des Pentecôtistes) ainsi que tous les registres publiés enrichissant la généalogie protestante. Voir nos revues de livres qui apparaissent régulièrement dans notre *Bulletin* pour plus d'informations.

Pour le simple lecteur, la plupart de ces œuvres sont soit trop étendues (thèses), trop pointues (registres d'église) soit trop sommaires, le laissant sur sa faim par manque de détails ou d'évocation du contexte. Souvent les thèses sont trop spécialisées et ne couvrent pas l'ensemble des secteurs. Si Duclos est formidable comme ressource, son texte n'est pas toujours objectif, ne rend pas justice à toutes les dénominations, mais il a surtout l'inconvénient de dater d'il y a cent ans. Il manquait pour lecteur curieux un survol un peu plus détaillé, la biographie des personnages principaux, quelques cartes pour visualiser la progression du mou-

vement missionnaire, une approche qui soit à la fois moderne et précise. Une histoire des franco-protestants nécessite de toucher à plusieurs dénominations, à toutes les régions du Québec mais aussi à la Nouvelle-Angleterre, au Nouveau-Brunswick, à l'Est de l'Ontario, à plusieurs régions de l'Ouest canadien et américain sans mentionner les origines de missionnaires qui sont venus d'un peu partout. Et le contexte change avec les décennies. Comment trouver le portrait global?

C'est à ce besoin que tentait de répondre mon cours mais, il faut bien l'avouer, il ne rejoignait qu'un petit nombre de personnes. Puis j'ai rencontré un chercheur québécois de l'Église unie, Jean-Louis Lalonde, qui voulait étoffer une série d'articles du pasteur Pierre Goldberger lequel fournissait un simple survol de l'histoire de cette Église. Il m'a alors consulté, s'est mis à étudier ce qui existait un peu partout, a élargi la perspective et a décidé qu'une synthèse nouvelle viendrait à point nommé. Faute de temps et d'une connaissance nuancée de la langue française, j'étais incapable d'écrire moi-même une histoire globale. De son côté, Jean-Louis possédait bien la langue, avait poursuivi des études de maîtrise en histoire et la retraite lui offrait le temps nécessaire pour mener à bien un tel projet. Il s'y est attaqué et il a poursuivi la tâche immense d'accumuler des ressources, de les trier, d'en retenir l'essentiel et de les compléter par d'autres recherches pertinentes. Même s'il était moins familier avec le milieu évangélique, il a su tirer parti de ses origines catholiques, de l'appartenance calviniste de son épouse d'origine suisse, pour rendre justice à toutes les dénominations protestantes ou évangéliques du Québec.

Après quelques années de travail, il a produit une synthèse de 350 pages complétées par une centaine de pages d'annexes (notes, chronologie, bibliographie et index). Dans la révision de

l'ouvrage, nous avons eu des discussions, parfois vives. J'ai toujours admiré ses choix personnels jumelés au désir historique de donner une voix à des personnes oubliées et mal comprises. Ses intuitions ont rarement déformé la réalité et en cas de désaccord, devant mon insistance, il était toujours prêt à réévaluer ou reformuler la façon de présenter les choses. Nous restons avec des positions opposées surtout pour la dernière section. Il est parfois plus critique des catholiques et parfois plus porté vers une théologie progressiste que moi, mais le portrait d'ensemble n'en souffre point à mon avis.

Convaincre une maison d'édition de publier un livre volumineux touchant une toute petite minorité a été un défi qu'il a relevé. Il a fallu ensuite faire des retouches et ajuster l'ensemble aux besoins de l'édition. Entre la remise du manuscrit et sa parution se sont bien écoulés près de deux ans. L'oeuvre fut fort bien accueillie dans l'ensemble car elle comblait un besoin et elle a reçu des prix de sociétés historiques. Comme il se doit, son livre est devenu mon manuel de cours. Un chercheur peut s'y fier car il fait autorité dans le domaine et est cité à l'occasion.

Après dix ans, la maison d'édition offre maintenant l'ouvrage à un prix dérisoire, justement pour en assurer une plus large diffusion. C'est bien l'occasion de s'en procurer quelques exemplaires pour des amis, le pasteur, des jeunes, des membres de son église ou des enfants. Voilà une oeuvre de haute qualité que nous pouvons répandre largement car elle décrit notre passé sans préjugés ni revendications d'une vérité unique. En fait, voilà une production respectueuse mais moderne. Même si la société québécoise a continué de changer, ce livre ne s'est pas démodé. Depuis, Jean-Louis continue d'approfondir le sujet en écrivant sur des assemblées individuelles et des régions comme Belle Rivière, Pinguet, l'Église unie Saint-Pierre de Québec en plus des volumes sur le colporteur Joseph Vessot. *Belle Rivière* et *Vessot* en particulier touchent à des aspects fondamentaux de l'activité missionnaire, maintenant connus en détail grâce à Jean-Louis. Pour ceux qui veulent lire du Lalonde en anglais, voir la nouvelle publication chez Brill, direction Jazon Zuidema, que nous

annonçons dans notre dernier numéro. À part cela, Jean-Louis présente des éléments nouveaux sur le franco-protestantisme dans cet excellent *Bulletin* en plus des biographies détaillées des pasteurs, qui s'ajoutent éventuellement à notre site Web.

Bon anniversaire à ce livre qui représente l'oeuvre de quelqu'un qui travaille sans cesse à promouvoir la connaissance de cette minorité si longtemps dénigrée et occultée.

Richard Lougheed

La genèse de l'oeuvre

J'ai déjà retracé, p. 15-16 de l'ouvrage, le cheminement qui avait conduit à l'écriture de l'ouvrage. Plusieurs personnes en avait lu la version préliminaire et j'ai pu bénéficier de leurs précieuses remarques. Rappelons qu'à l'occasion d'une conférence sur les franco-protestants à ma paroisse, j'avais saisi les lacunes explicatives des histoires existantes et le besoin d'une nouvelle synthèse qui soit plus large et plus englobante. J'avais pu bénéficier des histoires de Duclos (1913), Villard (1928) et la synthèse particulièrement fouillée de D. Vogt-Raguy (1996) sur les communautés franco-protestantes (1840-1925) de même que d'autres histoires et articles plus ciblés concernant diverses Églises plus récentes ou la naissance des écoles franco-protestantes à partir de 1955. Sans ces ouvrages irremplaçables, ma propre synthèse aurait tout simplement été impossible. Il faut donc rendre à chacun ce qui lui appartient.

L'ouvrage de Vogt-Raguy était lui-même le fruit de dix ans de recherches basées sur des documents d'archives et les rapports annuels des sociétés qu'il m'aurait fallu autrement entreprendre. Je n'étais certes pas en position de le faire étant déjà à la retraite et non en début de carrière. J'y ai souvent eu recours par la suite, les documents cités et les références évitant de tout reprendre de zéro. On pouvait pousser plus loin, nuancer parfois.

J'avais eu des réticences à utiliser le mot « histoire » dans le sous-titre du livre parce qu'il me semblait qu'une histoire des franco-protestants supposait une recherche originale et une meilleure articulation aux études déjà parues. De plus, à la fin, je ne voulais pas trop empiéter sur l'oeuvre de Lougheed, Peach et Smith sur l'*Histoire du protes-*

tantisme au Québec depuis 1960, préférant y renvoyer les lecteurs. Les derniers chapitres sont donc moins cohérents à cause de cela. C'est d'ailleurs pourquoi je n'avais pas repris son tableau de la p. 47 qui donnait un aperçu du nombre de communautés protestantes francophones au Québec. Dommage pour les lecteurs qui n'avaient pas le goût d'aller plus loin. (Une mise à jour de ces statistiques serait intéressante et nous la donnerons dans un prochain *Bulletin*.)

Le travail d'édition

La synthèse de tous ces documents m'avait pris une année environ et pendant que mon manuscrit avait été confié à la maison d'édition, des lectures complémentaires et des parutions plus récentes m'avaient permis de l'enrichir. L'éditeur ne voulait pas alourdir l'oeuvre par des photographies pour des raisons de coût; le choix de l'illustration en couleur qui orne l'oeuvre, rappelant vaguement une croix, est vraiment un choix de graphiste. Cependant, les encadrés placés tout au long de l'ouvrage avaient l'avantage de « faire voir » le climat de l'époque et de fournir à maints endroits des contrepoints au texte de synthèse lui-même. Ce n'est finalement que plus d'un an après la remise du manuscrit que j'ai appris que l'oeuvre avait été retenue. Il fallait encore revoir le texte, préparer un Index et apporter les corrections nécessaires aux épreuves. C'est donc une période de deux ans qu'il avait fallu pour faire paraître l'ouvrage qui a été lancé à l'église Saint-Jean le 20 mars 2002. Les Éditions Fides l'avaient tiré à 1200 exemplaires environ.

Comme l'oeuvre comblait un vide, des commandes virent de nombreuses bibliothèques et en une année c'est près de 800 exemplaires qui se sont envolés. Par la suite, j'ai pu placer moi-même au moins une centaine d'ouvrages au hasard de demandes personnelles, de conférences et d'occasions diverses. À partir de 2011, Fides a décidé d'en réduire le prix à presque rien (de 35\$ à 5\$) de façon à en faciliter l'écoulement au cours des prochaines années, l'oeuvre étant encore facilement disponible. Puisque quelqu'un a décidé (sans me demander mon avis) de mettre le livre en ligne, sa diffusion en est encore élargie (et malheureusement ses quelques erreurs aussi!).

L'accueil

L'accueil a été très favorable dans l'ensemble comme on le verra par ce qui suit. Je n'ai pas rapidement cherché les critiques qu'on en a faites. Ce n'est qu'après coup que je les ai découvertes, n'ayant paru souvent plus d'un an après le lancement de l'ouvrage.

Denis Gagnon dans *Présence magazine* de septembre 2002, p. 33, lui avait consacré une page entière sous le titre « Une histoire méconnue » présentant le contenu de l'oeuvre portant sur une minorité justement « méconnue ». Le paragraphe de conclusion était plutôt louangeur : « On appréciera la recherche de Jean-Louis Lalonde pour sa riche documentation, sa précision, sa rigueur, son objectivité et sa perspicacité. Un tableau détaillé de repères chronologiques et une bibliographie très détaillée complète ce livre qu'on peut placer parmi les meilleurs ouvrages sur l'histoire du Québec. »

Gregory Baum en fera une présentation critique dans la revue *Relations* d'octobre-novembre 2003, p. 40, qu'il intitule aussi « Une histoire méconnue ». « Voilà un très beau livre sur un sujet peu connu : l'histoire des protestants au Québec ». Il juge l'oeuvre « animée par un esprit œcuménique, sensible aux préoccupations nationalistes, et adressée aux lecteurs non spécialisés désireux de découvrir une dimension plutôt cachée de l'héritage québécois ». « L'originalité de ce livre réside dans l'insertion de nombreux encarts de textes historiques; des extraits de documents, des citations d'anciens livres, des lettres personnelles, des articles pris dans des journaux et des explications tirées de dictionnaires. La voix donnée à des acteurs et à d'autres interprètes des événements fait de cette histoire une lecture passionnante. »

Gérald Émery de l'Institut biblique du Québec (critique en ligne, février 2003) allait aussi dans le même sens, signalant cependant que l'approche n'était pas issue de quelqu'un du milieu « évangélique ».

Voici le début du compte rendu qu'en a fait Lucien Lemieux dans *Œcuménisme*, no 149, mars 2003, p. 36-37 : « L'auteur, ayant déjà une maîtrise universitaire en histoire, aurait pu obtenir un doctorat grâce à ses recherches et à sa façon de les utiliser, dans ce livre original et captivant. » Il

tique un peu sur le titre lui-même, tout en en comprenant le sens. Selon lui, les encadrés peuvent distraire de la continuité explicative, mais ils jouent un rôle didactique pour les lecteurs. « L'auteur a fort bien situé l'histoire des protestants de langue française sur fond de scène d'époque, où il prend brièvement en compte de façon compétente toutes les facettes de la vie en société. » Ce critique examine le livre dans les perspectives de la revue signalant les dimensions interreligieuses qui y sont évoquées. « Merci à l'auteur d'avoir réussi une belle fresque de l'histoire religieuse du Québec. »

André Gounelle, qui est venu plusieurs fois au Québec et qui était très au fait de sa situation religieuse, recense l'ouvrage dans *Études théologiques et religieuses*, vol. 78, 2003, no 1, p. 126. Il met bien en évidence des enjeux abordés par cet ouvrage. « Ce livre se fonde sur une documentation solide et étendue; il prend compte tout l'éventail des protestantismes depuis la « libérale » Église Unie jusqu'au mouvement de type sectaire, et n'oublie pas les Églises « ethniques » (haïtiennes, par ex.). Il témoigne d'une grande pédagogie, à la fois par l'écriture limpide, et par l'utilisation de « documents » en encadrés. Enfin, il connaît bien les principes, orientations et débats de la théologie protestante. L'a., historien, professeur, et membre de l'Église Unie, a écrit un livre de référence (avec des index complets et utiles) qui en même temps informe, fait réfléchir et est agréable à lire. »

Nous avons gardé pour la fin deux comptes rendus critiques plus sévères de niveau universitaire. Le premier est de Claude Gilbert (UQAC) dans *SCHEC, Études d'histoire religieuse*, 69 (2003), p. 119-121. L'auteur signale l'intérêt de l'ouvrage qui vient combler des lacunes. Il s'agit d'une synthèse, dit-il. Donc, pas étonnant que pour les périodes coloniales française et britanniques, la présentation soit « sans originalité » et que le « développement pour la période 1834-1925 [...] basé sur des études connues, [...] ne présente rien de nouveau. On applaudira cependant l'effort de cueillette de données pour la période 1925-2000, cette dernière n'ayant pas été aussi analysée que les précédentes » (p. 119). Parmi les réserves de l'auteur

« la limite d'un exercice de synthèse pour un objet dont tous les aspects n'ont pas été traités avec la même ampleur » (p. 120), le nombre de convertis, la fiabilité incertaine des données provenant des administrations missionnaires, l'absence de critique textuelle, par exemple, de sorte que la « synthèse s'avère donc être très largement tributaire d'un point de vue confessionnel et institutionnel sur son objet ». Ce qui est fort juste, et justifiait l'absence du mot « histoire » dans notre titre. Dans un premier aperçu, alors qu'en fait les données sont floues et que la mobilité de la population est considérable, il est clair qu'il faut trouver des moyens de cerner cette réalité, malgré la difficulté à le faire. J'ai tenté d'éviter cette difficulté dans mes recherches ultérieures.

L'auteur me reproche ensuite de n'avoir pas fréquenté personnellement les sources, ce qui aurait supposé des années d'études préalables et jamais cette synthèse n'aurait vu le jour. J'ai déjà signalé plus haut le tribut que je devais à mes devanciers. La consultation des sources, des textes les plus fiables, c'est ce que je m'efforce de faire depuis dix ans maintenant en recourant autant que possible aux documents originaux, mais bon nombre sont perdus. L'auteur conclut tout de même que cet « ouvrage s'avère d'un grand intérêt et constitue dorénavant le point de départ pour quiconque s'intéresse au protestantisme d'expression française au Québec. La diversité des informations, leur sérieux, leur richesse, leur facilité d'accès font en sorte que les qualités de ce livre pèsent beaucoup plus lourdement dans la balance que les quelques réserves exprimées ici » (p. 121).

La dernier texte vient de Jean-Philippe Croteau, (alors doctorant en histoire à l'UQAM), dont je n'ai pas retrouvé la source, qui présente une critique fort juste des limites du livre et une analyse un peu réductrice cependant de certains passages. « Il [l'auteur] cherche à démontrer que l'Église catholique a perçu les protestants de langue française comme des éléments étrangers, jugés dangereux, et a tenté par tous les moyens, souvent par une politique d'intolérance et d'exclusion, de maintenir ce groupe religieux à l'écart de la société canadienne-française catholique. » Selon Croteau, la réalité est

probablement plus complexe. « Il associe l'Église catholique à l'intolérance et l'obscurantisme, tandis que le protestantisme est synonyme de modernité. Il assimile aussi continuellement l'Église catholique à la société canadienne-française. Cette dernière constitue, selon lui, un bloc idéologique monolithique sans aucune divergence d'opinions et totalement dominée par l'Église catholique. Les hommes d'affaires, la bourgeoisie libérale, la classe ouvrière et rurale jetaient-ils vraiment tous le même regard sur les protestants de langue française. En dehors des grands débats publics, comment la cohabitation quotidienne entre les catholiques et les protestants se faisait-elle, alors que ces deux groupes résidaient dans le même quartier ou le même village. Était-ce vraiment une perpétuelle guerre larvée? L'Église catholique elle-même, n'adhérait-elle pas à différents courants de pensée à la foi? Toutes ces questions primordiales, l'auteur ne les aborde pas »

La vision présentée dans mon livre était forcément réductrice, privilégiait le point de vue protestant qui transparaissait dans les textes. Je ne suis pas sûr que, dans cette synthèse, il était nécessaire d'entrer dans tous les aspects que soulève cette critique, ce que j'ai fait dans les années suivantes (dans *Belle-Rivière*, dans *Joseph Vessot* ou dans le *Bulletin*). Le livre offrait pourtant des réflexions sur l'ultramontanisme dominant et l'élimination des contestations *catholiques* de l'Institut canadien, de nombreuses pages sur la guerre de mots et d'images qui répondaient en partie à cette cohabitation quotidienne ainsi que la mobilité protestante qui pouvait être une réaction aux frictions de voisinages. J'étais sensible aux divergences entre les évêques catholiques, mais pourtant, particulièrement pour le 19^e siècle, cela ne me semblait pas essentiel, « primordial », pour mon propos, contrairement à ce qu'en pense ce critique qui a trop tendance à confondre le titre du livre qui ne fait que reprendre les propos des évêques en 1850 à une thèse défendue par l'ouvrage. À trop vouloir montrer les différences, (cela fait bien pour la critique ici!), on en oublie trop facilement les multiples oppositions des catholiques qui reprenaient à leur compte le discours du clergé et ceux, très minoritaires mais bien réels, qui gardaient un

sens critique par rapport à l'idéologie dominante et se montraient accueillants aux idées évangéliques.

« Certains interprétations de l'auteur sont parfois douteuses, continue Croteau. Il attribue l'assimilation des protestants de langue française à leur exclusion du secteur scolaire catholique. Comme raison majeure à l'émigration importante des protestants de langue française aux États-Unis, il invoque l'ostracisation dont ils étaient victimes au Québec. Ces affirmations nous apparaissent excessives dans la mesure où elles ne sont pas appuyées par des faits concrets et l'auteur lui-même ne cherche pas à les développer. En quoi, par exemple, les causes de l'émigration des protestants de langue française seraient-elles différentes de celles de l'émigration des Canadiens français catholiques? L'auteur ne cherche pas non plus à prouver en s'appuyant sur les documents officiels que les autorités scolaires catholiques fermaient effectivement leurs portes aux non-catholiques. En l'absence d'une étude fouillée sur ces sujets, les affirmations de l'auteur ressemblent davantage à des suppositions. »

Les interprétations de ce critique m'apparaissent ici tout aussi « douteuses ». Il est évident que le caractère catholique officiel des universités québécoise avant 1960 a poussé les protestants francophones à s'aligner sur le curriculum anglophone. L'évolution des collèges protestants le montre à l'évidence et l'anglomanie qui n'est pas propre aux protestants a fait le reste. Je ne pense pas avoir dit dans mon livre que l'ostracisation est une raison *majeure* de l'émigration aux États-Unis, il s'agit plutôt d'une raison supplémentaire d'émigrer. S'agissait-il dans notre ouvrage d'un résumé des connaissances acquises ou devait-il fournir en plus une « étude fouillée » en même temps sur le sujet? Je n'avais pas cette ambition, mais je prétends que les positions que je présentais étaient plus que des « suppositions » comme mes études ultérieures n'ont fait que le confirmer.

« En dépit de ces faiblesses d'interprétation historique, l'ouvrage de Lalonde contribue à une meilleure compréhension de l'histoire sociale, religieuse et culturelle du Québec au XIX^e et XX^e siècles. [...] S'éloignant de

l'histoire spécialisée et éclatée, Lalonde nous offre un survol de l'histoire à la fois politique, social, religieux, économique et culturel des protestants de langue française. Une histoire qui ne se limite pas à un groupe ou à une institution en particulier, ni à une chronologie ou à une région précise. » Ce critique regrette avec raison qu'il n'y ait pas de photographie pour illustrer les institutions et les acteurs marquants de l'époque. Les encadrés sont également jugés intéressants. Il trouve que la fin aurait dû accorder davantage de place à l'ouverture aux autres groupes minoritaires. « Jean-Louis Lalonde nous offre donc des pistes de recherche et de réflexion sur les groupes minoritaires qui ont été trop souvent marginalisés dans la société canadienne-française et occultés par l'historiographie québécoise parce qu'ils échappaient aux associations classiques entre langue et religion. »

Somme toute un ensemble de critiques assez positives. J'envie ces belles synthèses historiques qui rassemblent en un tout cohérent des dizaines et des dizaines d'études particulières, fruit de recherches, de mémoires de maîtrise et d'articles divers produits au fil du temps et qui ont mis en lumière toutes les facettes du sujet. Nous n'en étions pas là il y a dix ans et ce n'est pas pour demain qu'une véritable synthèse de l'histoire de la minorité franco-protestante pourra voir le jour. Au moins, ai-je tenté, maladroitement parfois, de travailler à sa gestation.

Il y aurait bien ici et là des nuances supplémentaires à apporter et certaines modifications à l'organisation de la fin pour que l'oeuvre soit plus complète ou plus cohérente. Le survol se rend jusqu'en l'an 2000. Quelles tendances nouvelles, quelles précisions pourrait-on ajouter? Ce pourra être l'objet d'un prochain article de notre *Bulletin*.

Jean-Louis Lalonde

(On trouvera dans notre site Web les principales corrections ou des nuances à y apporter ainsi que les errata que nous avons relevés.)

Samy Khalid,

«Les Suisses, révélateurs de l'imaginaire national canadien. Construction identitaire et représentations de la citoyenneté à travers l'expérience des migrants suisses au Canada (XVII^e-XX^e siècles)»,

Thèse de Ph.D, doctorat pluridisciplinaire en histoire et en études canadiennes, Université d'Ottawa, 2009, 344 p. (en ligne).

La thèse remarquable de Samy Khalid présentée à l'Université d'Ottawa en 2009 peut sembler à nos lecteurs assez loin de nos sujets habituels. Pourtant si on se rappelle que bien des Suisses francophones sont aussi protestants et que bon nombre des premiers missionnaires étaient issus de la Suisse, on comprendra mieux la pertinence de notre choix. Les objectifs de l'auteur l'amènent à parler fréquemment de l'image que projette les Suisses en tant que protestants dans un milieu à dominante catholique aussi bien en Nouvelle-France qu'après la Conquête et au XIX^e siècle. L'auteur a utilisé de nombreux documents inédits, a rejoint tout un réseau d'informateurs à travers le monde, s'est servi de maints ouvrages qui reproduisaient des textes d'époque. La bibliographie à elle seule comporte 50 pages serrées de références et témoigne de la somme considérable de recherches et de lectures qu'elle a impliquées. Le titre dit suffisamment le but qu'il poursuit, mais ce n'est pas à cette dimension pourtant très éclairante que nous voulons nous attarder.

Le chercheur se sert de cas typiques pour mieux faire ressortir les valeurs en cause. Presque tout le chapitre I tourne autour du Suisse, Frédéric Haldimand (qui est aussi protestant), dans ses rapports avec les Britanniques qui le voient comme un étranger, mais finira tout de même par être gouverneur général de la colonie. L'auteur étudie aussi le cas de George Prevost (également gou-

verneur), du colonel Henry Bouquet ainsi que de nombreux officiers engagés au régiment Royal-American (qui n'accepte que des protestants). Le chercheur s'intéresse aussi à la Nouvelle-France et aux anciens soldats qui se sont établis au Canada après la Conquête. Le chapitre 3: «Des hérétiques assoiffés de gain, mais précurseurs de la modernité» avec en sous-titre plus loin «L'abjuration, le Suisse et l'image du traître», et le chapitre 4: «De misérables imposteurs résolus à pervertir les Canadiens dans leur foi», traitent constamment des rapports entre la religion et la nationalité, canadienne-française ou non. Il prend quelques pages au début de ce chapitre pour étudier comment, dans les années 1840, il est généralement établi au Canada de qualifier de « Suisses » tous les protestants francophones du pays. Il reprend des

textes qui nous sont familiers autour des objectifs poursuivis par la création de la French Canadian Missionary Society (évangélisation ou assimilation, valeurs ultramontaines ou libérales). Il le fait selon ses choix, mais il est intéressant de revoir ces textes dans une nouvelle perspective qui n'est pas le point de vue religieux (voir sa conclusion ci-dessous). Il y a donc dans ces premiers chapitres une centaine de pages au moins qui abordent directement ou indirectement la question religieuse en rapport avec la nation et les valeurs d'appartenance. Même le chapitre suivant rappelle l'importance d'un Napoléon AUBIN, journaliste libéral important et connu dont les obsèques presbytériennes sont célébrées par le professeur COUSSIRAT (voir sa biographie). Précieux apport à la bibliographie franco-protestante donc.

JLL

Des Suisses ou des protestants?

L'utilisation du terme « Suisses » pour désigner indifféremment tous les protestants de langue française montre une méconnaissance de la Suisse dans l'esprit des Canadiens du début du XIX^e siècle. Il n'y a pas vraiment de quoi s'en surprendre, vu la faiblesse de l'immigration en provenance des cantons, l'éloignement dans le temps par rapport à « l'époque héroïque » des Suisses dans les hautes sphères militaires et administratives, et aussi le manque de prééminence de la Confédération helvétique dans les affaires internationales. Cette distance et ce manque de visibilité sont deux facteurs qui motivent l'Église catholique, confrontée à ce qu'elle perçoit comme une des pires atteintes à son intégrité, à organiser une riposte féroce axée sur l'exclusion des étrangers, et notamment des missionnaires et colporteurs protestants au Canada français. Ici, la peur de l'inconnu suscite un réflexe émotif que le clergé sait bien aiguillonner à l'encontre de ces étrangers, qui ne sont issus ni de la mère patrie (la France) ni du nouveau pays souverain (la Grande-Bretagne).

Petit à petit dans les années 1840,

l'image des « Suisses » véhiculée par les autorités ecclésiastiques se transforme. Ces protestants, imposteurs belliqueux, suppôts de Satan, ennemis de la religion et des Canadiens, s'attirent les foudres de l'Église catholique. Ils en viennent à occuper, dans l'imaginaire collectif, une place démesurée qui ne correspond en rien à leurs effectifs ni au succès de leur action pastorale. En fait, leur arrivée au Canada a coïncidé avec une période de prise de conscience et d'exacerbation du nationalisme canadien-français, que l'Église oeuvre à définir en fonction d'une trinité sainte: religion (catholique), langue (française) et patrie (canadienne). Les Suisses ont simplement fourni la cible contre laquelle diriger son offensive, et les munitions nécessaires pour le faire.

L'histoire du Québec est traditionnellement étudiée du point de vue de l'Église officielle. Confronter cette histoire avec celles des autres religions permet de mieux mesurer les transformations sociales du XIX^e siècle, car les Églises sont des objets d'étude privilégiés pour saisir l'ampleur et le sens des transformations sociales ainsi que l'évo-

lution du sentiment identitaire⁷⁰. Par-dessus tout, cette histoire révèle que les Suisses ont participé à la transformation de l'identité socio-religieuse du Canada français, même si c'est par un effet de repoussoir.

La montée de l'ultramontanisme qui caractérise l'histoire du pays et marque

profondément l'identité canadienne-française de 1840 jusqu'au XX^e siècle tient à une multitude de facteurs, religieux, politiques, économiques, constitutionnels. Dans l'équation figurent une poignée de Suisses qui, loin d'avoir aidé à réaliser le projet d'assimilation des Canadiens par les Britanniques, ont per-

mis à l'Église catholique de canaliser ses énergies pour conserver la mainmise sur les destinées de la nation.

(p. 181-183)

70. Michael Gauvreau et Ollivier Hubert (dir.), *The Churches and Social Order in Nineteenth- and Twentieth-Century Canada*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2006, p. 3-45.

Des protestants français dans les décennies qui suivent la Conquête.

Alors qu'on connaissait de nombreux personnages, particulièrement des marchands, qui avaient œuvré en Nouvelle-France et peu après la Conquête, la présence franco-protestante semblait ensuite se perdre pour ne réapparaître que soixante ans plus tard. Un des grands mérites de l'ouvrage de Khalid est de nous indiquer une quinzaine de marchands et négociants suisses qui se sont établis dans la colonie entre 1765 et 1800 et qui y sont restés pour des périodes plus ou moins longues. On retrace aussi dans cette étude au moins cinq autres personnages qui méritaient notre attention en plus des pasteurs anglicans des trois grandes villes et des célébrités comme du Calvet. Certains sont déjà connus (Conrad Guty, Alexandre Dumas, Pierre-Guillaume Guérout dont fait état le *Dictionnaire biographique du Canada*), d'autres apparaissent ici pour la première fois et comblent un vide.

Signalons-en quelques-uns pour la période 1765-1800, avec la profession et les dates présumées de leurs activités au Canada ainsi que le moment de leur décès+ quand nous les connaissons. Nous n'avons pas retenu ceux qui étaient passés au catholicisme, bien que la situation soit parfois ambiguë. Tous n'ont pas la même importance évidemment de sorte que des dix-huit noms suivants, trois seulement ont leur biographie dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, avec quelques indications pour quatre autres. Il serait intéressant pour nous qu'un étudiant examine leur vie de plus près.

Voici la liste. Jacob **Bettez**, marchand à Baie-Saint-Paul et Yamaska

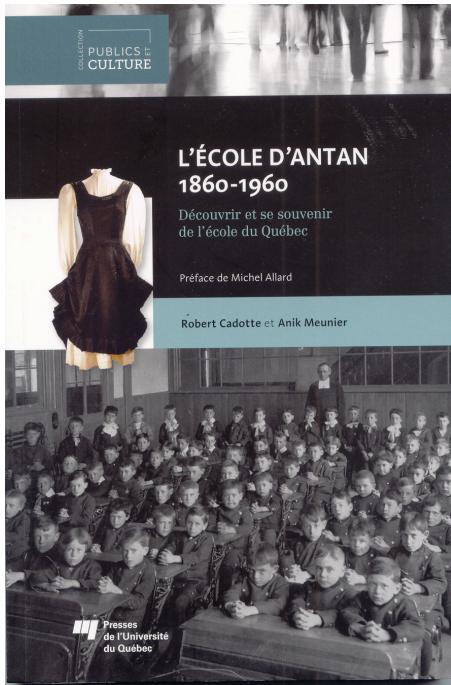
(1763?-+1807), *éléments dans DBC à Thomas Alwyn*. Christian **Bürgi**, cabaretier à Montréal (1763), Benjamin **Comte**, négociant à Québec (1762-≤1774), Jean-Baptiste **Crebassa**, marchand à Chambly puis à Québec (1765-+1799), ? **Cuenond**, marchand à Québec, (≤1768-+1783), De Saules connu sous le nom de Jean-Pierre **Dessaulles**, négociant à Chambly (1760-+1770), *indications dans la biogr. de Jean*, DBC, François **Dumoulin**, négociant à Montréal et Seigneur (≤ 1776-+v 1806), *indications au fils Pierre-Benjamin*, DBC, Jean-Emmanuel **Dumoulin**, négociant à Montréal (1768-v1784); il poursuit sa carrière aux Illinois où il décède en 1805, *indications dans le DBC*, Lawrence **Ermatinger**, forgeron puis marchand à Montréal (1762-+1789), DBC, Louis **Genevey**, ancien officier (Angleterre), marchand, copropriétaire des Forges (1759? - +1803), Philippe **Gets/ Gotz**, marchand, agent de Jacques Perrault l'aîné (≤1769-≥1773), Jean-Frédéric **Iser** (Hayser, Isaïre), ancien officier du Royal-Américain établi à Québec, Jean-Jacques **Jorand**, commis à Québec, Siméon **L'Écuyer**, officier établi à L'Ancienne-Lorette, Jean-Pierre **Luquain** (Lucaïn, Luking) (1759?-+1769), simple citoyen, ? **Monain**, horloger établi à Louiseville, Joseph (Jonas) **Schindler**, orfèvre, ingénieur, négociant et pelletier (1763-+1792), DBC, Jacques **Terroux**, orfèvre et négociant, seigneur, (1755-v 1765) décèdera en Suisse vers 1790, *DBC et plusieurs pages dans la présente étude*. Il y en a d'autres et une recherche complémentaire révélerait des noms d'autres origines.

La nationalité canadienne (française) selon les *Mélanges religieux* (1843)

C'est ainsi que nous entendons la nationalité canadienne: la religion, le catholicisme d'abord, puis la patrie... le Canada sans le catholicisme, c'est un drapeau sans couleur. Notre religion c'est notre première distinction nationale, en même temps qu'elle est la base de nos institutions. C'est parce que nous sommes catholiques que nous sommes une nation dans ce coin de l'Amérique, que nous attirons les regards de toutes les autres contrées, l'intérêt et la sympathie de tous les peuples... C'est parce que nous sommes catholiques que nous sommes quelque chose dans ce pays. Voilà pourquoi les ennemis de notre nationalité ont été invariablement les ennemis de notre religion, non seulement par fanatisme, par intolérance religieuse, mais par raisonnement, par principe politique... Ce ne sont pas des frontières, ni même des lois et des administrations politiques et civiles qui font une nationalité, c'est une religion, une langue, un caractère national en un mot.

Mélanges religieux, 27 juin 1843, p. 204, cité par Khalid, p. 173.

**Robert Cadotte
et Anik Meunier,**
L'école d'antan (1860-1960).
*Découvrir et se souvenir
de l'école du Québec,*
Québec, Les Presses de
l'Université du Québec,
2011, 198 p.



Le livre de Cadotte et Meunier sur L'école d'antan est publié en parallèle à l'exposition du même nom qui se tient au Château Dufresne à Montréal du 28 septembre 2011 au 29 mai 2012. Nos lecteurs pourraient encore la visiter. L'ouvrage utilise la recherche préparatoire à l'exposition et présente le sujet sous onze thèmes toujours abondamment illustrés. Les auteurs ont bénéficié d'une étude en huit tomes sur les écoles du quartier Hochelaga et de la ville de Maisonneuve d'alors, inclus aujourd'hui dans un même arrondissement. Les illustrations et les exemples sont donc tirés de l'histoire des écoles de ces quartiers et on ne craint pas d'avoir recours au témoignage de personnes précises qui sont passées par ce type d'école. Les illustrations ici sont capitales pour bien faire voir les éléments concrets qui la constituaient. Disons d'emblée qu'il s'agit là d'une présentation remarquable de toutes les facettes de cette école et

en ce qui nous concerne, la présence et l'approche des protestants sont souvent présentes.

Il ne saurait être question d'écoles franco-protestantes puisqu'elles n'existent pas dans ce quartier et sont réduites avant 1955 aux seuls pensionnats (Instituts) et à quelques rares écoles rurales. Le modèle présent est celui des anglo-protestants d'une part et des franco-catholiques d'autre part. On peut donc tout au long de l'ouvrage comparer les deux approches et leurs résultats. Pourtant, on sait que pour des questions d'accès à l'université, c'est le modèle anglophone qu'on adoptera dans les Instituts de sorte qu'on peut trouver ici des points de comparaison utiles.

Il est clair que l'école québécoise d'antan est dominée par les communautés religieuses dont on nous parle abondamment. Chez les catholiques, garçons et filles sont dans des écoles distinctes, ce qui n'est pas le cas chez les anglo-protestants. Les activités parascolaires des écoles catholiques sont à connotation religieuse (croisés, cadets du Sacré-Cœur, enfants de Marie, etc.). Dans la semaine de l'élève, on donne, p. 60, le temps consacré à chacune des matières dans les écoles protestantes en 1930. Par ailleurs, on sera bien étonné d'apprendre qu'en 1879, on accordait sept heures à l'apprentissage de l'anglais (langue seconde) alors qu'on n'en accordait que six au français! Les auteurs se livrent à une comparaison intéressante des bulletins des franco-catholiques et des anglo-protestants en 1950 et après la réforme de 2002... qui se rapproche davantage de la notation et des fréquences des derniers que des premiers. La comparaison des règlements disciplinaires catholiques et protestants des années 1930 offre aussi un certain intérêt.

L'inégalité des salaires entre hommes et femmes, entre religieux et laïcs, allait de soi, tout comme, pour des raisons obscures, l'impossibilité pour une femme mariée d'enseigner dans une école!

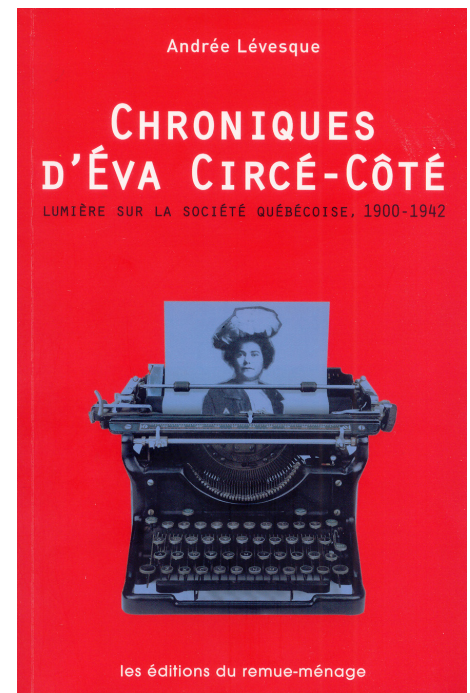
Le patriotisme n'est pas négligé. Le salut au drapeau chez les anglo-protestants ou chez les franco-catholiques n'a pas la même couleur particulièrement après l'adoption du drapeau québécois

en 1952. Les boys-scouts ou les cadets de l'armée sont bien présents. La santé, l'hygiène, les sports, l'uniforme sont également abordés tout comme la fréquentation scolaire et le décrochage, problème toujours actuels.

On ne saurait qu'encourager nos lecteurs à parcourir cet ouvrage ou à visiter cette exposition. Comme on le dit, ce sera peut-être nouveau pour les moins de 55 ans, et pour les autres qui, comme moi, ont vécu le système de l'intérieur, ont même utilisé les manuels ou les fascicules pédagogiques qu'on illustre ici, ce sera un rappel d'une toute autre époque avec ses conditionnements et ses limites. La Révolution tranquille a modernisé l'approche, elle n'a pas pour autant solutionné tous les problèmes liés à la transmission des valeurs et du savoir.

Jean-Louis Lalonde

Andrée Lévesque,
Chroniques d'Éva Circé-Côté : lumière sur la société québécoise, 1900-1940,
Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2011, 311 p.



Nous avons présenté longuement dans notre Bulletin no 29 (septembre 2010) la vie et l'œuvre d'Éva Circé-Côté, nous

Nouvelles de la Société

Un jalon important pour la SHPFQ

Au terme de près de deux ans d'efforts, la SHPFQ est fière d'annoncer l'installation prochaine de sept plaques commémoratives dans le territoire de la Montérégie et des Cantons de l'Est, berceau du protestantisme franco-québécois.

Nous tenons à souligner le travail de Jean-Louis Lalonde qui s'est chargé du volet recherche et rédaction, d'Alain Gendron pour le graphisme et de Howard Ransom qui a généreusement fourni les supports de métal de sa fabrication.

Les églises évangéliques québécoises en 1962

Richard Loughheed a mis la main sur une Liste des églises évangéliques québécoises existant en 1962. Elle a été préparée pour Les Publications chrétiennes du Cap-de-la-Madeleine. Cette information est intéressante car elle donne des adresses des communautés existantes au début de la Révolution tranquille. Elle sera très bientôt disponible dans notre site.

Le projet patrimonial des rives du Richelieu

La MRC du Haut-Richelieu travaille actuellement de concert avec d'autres MRC à mettre sur pied un circuit patrimonial qui toucherait les deux rives du Richelieu. Elle a prévu des activités pour le printemps et l'été qui viennent notamment à Lacolle pour la célébration du bicentenaire de la guerre de 1812. La pose de plaques commémoratives à Saint-Blaise présente une autre forme de célébration. La rénovation du Musée Feller actuellement à l'étude devrait ajouter un point d'intérêt supplémentaire à ce circuit si elle se réalise.

Collaborez à faire découvrir notre histoire

Votre Société d'histoire est dynamique mais il reste tant à faire pour intéresser les protestants en général et les évangéliques à la découverte des trésors que contient leur propre histoire. Qu'il s'agisse d'organiser une conférence dans votre église, de démarrer un projet où vous racontez l'histoire de votre communauté ou d'aider à la mise à jour de notre site web, il nous ferait plaisir de vous compter parmi nos collaborateurs.

De même, si vous avez d'autres idées pour nous aider, n'hésitez pas à nous communiquer votre intérêt par courriel à info@shpfq.org.

En hommage à ces ouvriers de la première heure...

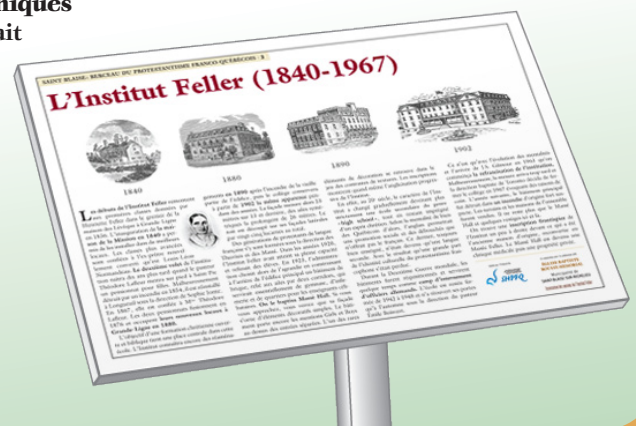


SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME
FRANCO-QUÉBÉCOIS

Vous êtes invité(e)s à l'inauguration de sept plaques commémoratives installées pour souligner l'oeuvre des franco-protestants de la première heure. Joignez-vous à nous le **SAMEDI 9 JUIN** de 9 h à 15 h 30 lors d'une excursion en autocar qui nous mènera du Métro Longueuil à Saint-Cyprien-de-Napierville, puis à Saint-Blaise, Marieville et Roxton Pond.

Par la même occasion, nous ferons revivre la tradition des **pique-niques annuels franco-protestants** (voir *Bulletin* N° 13) lequel se tiendrait à un endroit approprié le long du parcours.

Les détails sont encore à finaliser et vous consulterez notre site web au cours des prochains mois pour en connaître davantage. Pour mieux évaluer le nombre de participants, nous vous invitons à nous faire part de votre intérêt pour cette activité dès maintenant en nous envoyant un courriel à info@shpfq.org.



Saint-Cyprien-de-Napierville

Saint-Blaise-sur-Richelieu

Marieville

Roxton Pond

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Loughheed : (514) 482-0086

Responsables du Bulletin

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608